

Allemagne, fin juillet

Dresde, Nuremberg, Munich. Fuir. N'importe où, s'évanouir dans les images qui défilent. Autoroutes et stations-service, échangeurs, glissières, ponts, pylônes, murs de verre et ciels tourmentés, sales, zones industrielles et friches informes, sur des kilomètres, banlieues banlieues usines champs silos champs bruns et jaunes gris verts, tous les verts, sapins, et les noirs, usines et cheminées, fumées, forêts, ligne noire là-bas de l'horizon et soleil couchant pourpre et rose, nimbé d'or à la fin, sur lande éventrée. Comme en accéléré, l'interminable défiguration du paysage.

Et les morts tous ces morts dessous sans visage.

Ne plus s'arrêter. Jamais. Ne pas se retourner surtout.

Toute la journée l'homme fonce ainsi vers le sud, ne s'arrêtant à deux reprises que le temps de faire le plein et d'avalier un café. Bientôt les Alpes. La frontière. Passer la frontière. Pourquoi pas ? Après Munich, quitter l'autoroute et rejoindre l'Alpenstraße, direction Berchtesgaden jusqu'à Ramsau, puis le Hintersee. De là c'est simple : il abandonnera la voiture sur un parking ou une aire de pique-nique et traversera la frontière à pied. C'est ça qu'il faut faire. Disparaître dans la montagne. Il a vu des images autrefois. Le Watzmann. La Mer de pierres. C'était quelque chose. Cimes et neige. S'étreignant là-haut. Bleu pur du ciel au-dessus des nuages, intouchable, et blancheur immaculée. Personne ne le retrouvera. Vieux rêve : devenir cime lui aussi et neige. Tels les dieux, oui. Changer de peau. Embrasser l'horizon. Il y a longtemps qu'il aurait dû faire ça.

*

Les jours suivants : pentes fleuries et chalets en ruine, sous-bois moussus, ténébreux, à-pics et ravins, torrents, lacs, vallées endormies flottant loin dans brouillard... Tout est là. Si familier, si ressemblant. Où aller. Tout si mort partout. Décor et cadavres. Vertige :

Heimat immense fosse maintenant sous ses pieds.

L'homme roule de nuit et dort le jour, dans la voiture le plus souvent ou par terre, à l'abri des regards. Ou bien marche. Tantôt à grandes enjambées, plein d'allégresse et souriant à tout, ému soudain jusqu'aux larmes à la vue d'un papillon, et tantôt l'air accablé, perdu on dirait dans son propre chaos. Pendant des heures, errant ainsi d'image en image. Se nourrissant de baies et de fruits volés dans les vergers. S'attardant quelquefois pour cueillir une fleur ou s'absorber dans l'observation d'un ver ou d'une araignée, comme font les enfants, pour consulter une carte ou encore, debout à l'extrémité d'un promontoire, pour contempler le paysage et prendre une photo qu'il détruit aussitôt, puis repartant. Harassé de plus en plus, au bord du malaise. C'est là de nouveau. Les morts, tous les morts dessous. Envie d'en finir. De les rejoindre enfin. *Heimweh* : envie de retourner dans l'image.

Une semaine plus tard

Fin d'après-midi, sur un parking sauvage en bordure de route : deux voitures, immatriculées à Passau, et un camping-car tchèque. Tout autour, des prairies sèches, roussies par la chaleur, et des bosquets d'aulnes, d'acacias, de peupliers ; plus loin, à perte de vue, les premiers coteaux du Danube. L'air est brûlant, immobile.

Après qu'elle a garé son scooter à l'ombre, la fille, en short et haut de maillot, coupe le contact, ôte son casque puis, sac de plage à l'épaule, s'engage sur le chemin de terre qui s'enfonce rapidement sous les arbres.

D'abord couvert par le babil bruyant des oiseaux et le bourdonnement des insectes, un chant se fait bientôt entendre, limpide et fragile, empreint d'une singulière tristesse. La fille marque une pause puis recommence à

avancer, plus lentement, vers l'endroit d'où vient la voix. On entend mieux maintenant : c'est un *lied* de Schubert. Nouvel arrêt quand elle tombe sur le break rouge, vitres baissées et radio allumée. Couché sur la banquette arrière, l'homme dort. Ou peut-être ferme les yeux seulement pour écouter. Elle s'approche encore. Regarde : le visage osseux et doux, creusé par une barbe de plusieurs jours, et les paupières pâles cernées de mauve ; la poitrine nue qui monte et descend au rythme paisible de la respiration. Partagée entre l'appréhension et la curiosité, intriguée surtout par la série de polaroids alignés contre le pare-brise et représentant le visage chaque fois différent de l'inconnu, elle contourne la voiture en prenant garde de ne pas le réveiller.

Cependant, dès qu'elle a passé, l'homme se redresse et la regarde s'éloigner, attendant qu'elle ait disparu entre les arbres pour sortir du véhicule puis – sans quitter des yeux l'entrée du bois où elle vient de pénétrer – enfiler posément le même tee-shirt kaki délavé qu'il porte depuis des jours et se mettre à la suivre.

Très vite, le sentier débouche sur un étang. Lumière et buissons, tremblant dans la lumière. Saules et roseaux. Nénuphars. Pins.

L'odeur sucrée des pins, mêlée à celle de la vase.

L'homme, dissimulé par le feuillage, épie la scène : quelques baigneurs et un couple en train de se faire bronzer, nus ; la fille qui se déshabille et entre dans l'eau, écarte les nénuphars, s'asperge délicatement le ventre et les seins avant de s'élancer. Crawl jusque de l'autre côté, ample, élégant, et lent retour sur le dos. Comme un ralenti. Soyeux, souple, glissé. Merveilleux attouchement, oui : peau contre peau, tout le corps maintenant à la renverse face au ciel.

Éternité. L'homme attend.

Loin, très loin au-dessus, la lumière a commencé de se retirer, séparant de nouveau toutes choses et les abandonnant à la pénombre vide du soir, et les derniers baigneurs sont partis et la fille, restée seule un moment, a entrepris de se rhabiller. L'homme allume une cigarette. S'avance en direction de la plage.